



François Debluë

Entretien

d'un sentimental

avec son mur

Florides helvètes



Poche Suisse

ENTRETIEN
D'UN SENTIMENTAL
AVEC SON MUR

et autres entretiens

François Debluë

ENTRETIEN
D'UN SENTIMENTAL
AVEC SON MUR
et autres entretiens

Préface de Thierry Raboud



Poche Suisse

Éditions Florides Helvètes

La collection « Poche Suisse », créée en 1978
aux Éditions L'Âge d'Homme par Vladimir Dimitrijević,
a été reprise en 2022 par l'Association Florides helvètes.
Le comité éditorial est composé de Marko Despot,
Daniel Maggetti, Simon Roth et Pascal Vandenberghe.
Le logo de la collection, imaginé à l'origine par le graphiste
Laurent Cocchi, a été redessiné par Laura Cocchi.

Avec le soutien de la Ville de Lausanne, du Canton de Vaud
et de la Loterie Romande



© François Debluë
© Association Florides helvètes pour la présente édition, 2022

LE MURMURE DU POURQUOI

Est-il possible de désespérer ensemble ? Ou faudrait-il que l'embarras existentiel, cette sourde déchirure pensée sinon pansée par tout artiste qui profondément écrit, ne condamne à une solitude sans portes ni fenêtres ? Voilà le vertige que tente de circonscrire le livre que vous tenez entre les mains ! Et qui ne vous lâchera plus, tant cet *Entretien d'un sentimental avec son mur* excelle à dire l'insoutenable silence du sens, à affronter ce doute métaphysique dont l'expérience humaine, sous le ciel vidé de la modernité, est traversée.

Un art du peu : quelques pages tout au plus, une modeste grappe de personnages, unité de lieu et souvent de temps pour composer ces situations, ces « entretiens » qui n'ont de saynètes que l'apparente théâtralité, mais où la désinvolture comique aurait été remplacée par une sombre ironie. Un art du peu, mais un grand art qui réunit les qualités à l'œuvre dans les précédents livres de François Debluë, écrivain entré en littérature en 1979 et oscillant dès lors entre prose et poésie.

Dans ce septième ouvrage, publié pour la première fois en 1994 à L'Âge d'Homme, ressurgit ainsi cette « violence faite de désespoir et de révolte. Qui voudrait se convertir en douceur de relation, et, Dieu merci, n'y parvient pas » décelée déjà par Georges Haldas chez le jeune auteur de *Lieux communs* puis de *Faux jours*, récits lapidaires variant tonalités et voix

narratives pour dire, en style châtié mais dénué d'affectation, une certaine inadéquation au monde. Retour également de la structure binaire de ces deux premiers recueils de proses, ainsi que, en réminiscence probablement souterraine, de la partition en dix-huit poèmes de *Judith et Holopherne* (1989). Enfin, et même si l'on pourrait tresser bien d'autres fils à travers ce premier mouvement de l'œuvre jusqu'aux *Saisons d'Arlevin*, poème de la Fête des vigneron de 1999 qui consacra provisoirement l'auteur en « poète officiel », signalons encore ce que le présent recueil doit à *Troubles fêtes* (1989, Prix Michel-Dentan), texte entremêlé de leitmotivs pour dire, répéter s'il le faut, la violence du rapport entre les êtres et leur aspiration toujours insouviée à la tendresse. Un livre qui, surtout, ressortissait pour la première fois au roman, bien que l'auteur récusât ce genre aux prétentions totalisantes pour lui préférer celui de « récit ».

Car oui, « il y a des gens qui s'y entendent comme personne lorsqu'il s'agit de brouiller les pistes » et François Debluë est de ceux-ci, qui aime à déguiser ses fables en récits, ses récits en rêveries et ses rêveries en traités, se jouant de ce qu'il appellera la « folie des catégories » au grand dam des libraires et bibliothécaires classificateurs ! Or, que donne-t-il à lire dans les pages qui vont suivre ? Des « entretiens » dont on ne sait d'abord trop s'ils mettent en scène un narrateur unique ou différents personnages aux prises avec une même indifférence. Les deux, probablement – puis les indices peu à peu s'accumulent jusqu'à esquisser le portrait de Monsieur Vou, homme entre deux âges sinon plus, employé d'atelier, père de famille marié à une femme aussi remarquablement absente que celle de l'inspecteur Columbo... Bien que certains des « entretiens » apparaissent, à l'égard de ce protagoniste, plus précisément incarnés que d'autres (où le brouilleur est à l'œuvre), on ne résiste donc pas à voir dans ce qui se donne de prime abord pour simple mosaïque, amalgame de nouvelles ou exercices de style, un roman aussi tenu que *Troubles fêtes*, et annonçant même, tant par son apparence kaléidoscopique que par l'intime cohérence unissant ses parties, les *Fragments d'un homme ordinaire* (2012).

« Entretiens » d'un homme ordinaire, donc, et l'on ne se passera de ces guillemets qu'après avoir dit l'étonnante souplesse d'un dispositif narratif présenté comme univoque : un sentimental, un mur, et dix-huit soliloques destinés à *tenir entre* soi et l'autre. Car si la plupart des textes procèdent effectivement d'une forme de dialogue tendu ou d'adresse, fort mal récompensée d'ailleurs, ils cachent souvent bien leur Je, explorant l'étendue du « clavier grammatical » avec une fluidité parfois déroutante. « Carrousel de regards et de points de vue » dont l'auteur s'expliquera en son bref essai « La quatrième personne » (dans *D'un autre regard*, 2018). Ici, tout commence par la première personne, avant que l'*Initiation à la solitude* ne passe à la troisième, puis que les récits de la seconde partie ne laissent valser librement les pronoms, quitte à opérer d'insolites transpositions au cœur d'un paragraphe, voire d'une phrase – « je, tu, nous, vous, il ou elle, nous ne craignons pas le changement ».

Ces focalisations flottent autour de la personne de Monsieur Vou, déclinent son identité. Aussi, nul ne se laissera-t-il séduire par l'interprétation innocemment orientaliste que propose le narrateur au sujet de son patronyme (« Origine chinoise possible mais non attestée »), pour préférer y lire un Vous adressé au lecteur et le prenant à témoin, mais comme délesté de sa marque du pluriel. Monsieur Vou, c'est vous et moi, c'est l'universel versé dans l'unique, paraît affirmer l'auteur de ces scènes dédiées « À Tu et à toi ».

Un jeu de masques, auquel renvoie d'ailleurs l'étymologie du *personnage*, où l'autre n'est pas nommé mais désigné par ses qualités : provisoires et binaires (« ma belle et regrettée », « la délicieuse et redoutable »), sinon définitives (« le fervent », « le dévoué », « La Sauterelle », « La Fresque »). Et dans cette galerie d'archétypes, c'est la femme qui trône au premier plan, point de fuite de la plupart de ces scènes, figure sans visage réduite à un « elle » ou à un dos, diva lointaine, véritable *Obsesión* incitant le sentimental à ronsardiser voire à emprunter aux classiques... Ainsi, la dimension générique de ces conversations

masquées est-elle rehaussée par une prose nourrie elle aussi d'archétypes : locutions figées, expressions fossilisées, « lieux communs » d'origine biblique ou antique, proverbiale ou folklorique, souvent repris en titre, tantôt signalés par l'italique, tantôt énoncés « sans tambour ni trompette », qui confèrent à ces monologues adressés un vernis de sagesse populaire, de bon sens collectif.

De quoi accéder à l'universel, d'autant que l'absence d'ancre semble préserver ces entretiens de toute obsolescence – ce dont conviendra volontiers le lecteur d'aujourd'hui. Au glissement des focalisations répond un espace-temps incertain : durées équivoques, « peut-être plus, peut-être moins », étalées dans un pays « certes pas bien grand » et vaguement helvétique mais jamais défini, traversées par un homme « plus de la première jeunesse, pas tout à fait de la dernière non plus ». Les noms propres ont leurs masques, on l'a vu, et les toponymes sont également escamotés, à l'exception de ceux situés hors frontières : Montorgueil (on retrouvera une rue parisienne du même nom dans *Fausses notes* en 2010), mais aussi Mézangers ou Ambrières en souvenir de *Troubles fêtes*. Enfin, nul marqueur d'époque sinon ce bouquin, *Complexe Cendrillon*, sorti en 1982 et signé par « quelqu'un d'aujourd'hui », puis encore ce « moderne discobole » venu d'un jadis où le disque compact était roi.

En somme, le décor importe peu ; c'est l'existence qui est en jeu, elle qui nous mène la vie dure et qu'il faudrait tenter d'aimer malgré tout. Une universalité aux accents tragicomiques, d'une théâtralité surjouée et souvent déjouée à la faveur de dialogues toujours menacés par un épanchement de radotage, où le metteur en scène François Rochaix a su lire « une sorte de texte à dire » au point d'en porter six extraits à la scène du Théâtre de Vevey, en 1996.

On aurait tort, pourtant, de réduire ces entretiens à leur seule dramaturgie ironique, à de simples sketches tendus vers leur chute, interludes comiques de la grande tragédie existentielle

ou éclats d'une *Voix humaine* au masculin. Texte à dire mais avant tout texte à lire, composé de fragments qui font roman en dépit de leurs faux-semblants, unis par la haute singularité d'un style-musique.

C'est un rythme, d'abord, alternant en synopes les longues et les brèves ; souveraine amplitude de ces « accès de mots » pulsés de virgules et répandus parfois sur plusieurs pages jusqu'à créer de saisissants effets d'attente, puis séquences au souffle court, binaires bien souvent, incisives qui percutent ou ponctuent - « embouteillages et contretemps ». C'est une tonalité, ensuite, mélancolique mineure modulée de sarcasmes majeurs. C'est une mélodie, aussi, ligne virtuose au point de faire mentir l'interprète pour qui « le désespoir ne s'accommode pas de l'élégance » ; chant suspendu entre lyrisme et dissonance, cet antagonisme si cher à l'auteur mélomane, exprimé ici en une quête d'harmonie toujours heurtée au mur du malentendu. « Vous deviendriez lyrique, cher Vou ; vous devriez faire attention. Vous savez que cela n'est pas sans danger. » C'est une forme, enfin, de récits autonomes mais traversés de résonances mystérieuses, qui paraît emprunter à la sonate son entrelacs de thèmes, leur élaboration libre, leur réexposition : voir ces entretiens où le décor une fois installé est troué d'amples perspectives imaginaires, avant le retour à la terre ferme. Un art majestueusement musical. Symphonique même, si l'on se met à l'écoute des échos qui structurent l'ensemble de ces textes, à l'image du « pont d'or de l'enfance » où s'évade d'emblée le narrateur, avant d'y revenir une centaine de pages plus loin, à *La croisée des chemins*.

La vie est ce petit pont de bois lancé sur la rivière du temps et qui, ces entretiens nous en persuadent, ne peut se traverser que solitairement. L'enfant que nous étions, déjà, court au loin. Mais cette solitude murée d'indifférence ne dispense nullement d'*entretenir* ses raisons d'être et d'aimer. C'est ainsi que cet élégant traité du désespoir évite l'écueil déprimiste, longe sans jamais y sombrer le vide désenchanté qui plombait

l'Extension du domaine de la lutte d'un Michel Houellebecq, paru la même année.

Car il y a, ici, le grand courage de la question ! Ce *warum* si dissonant dans l'orchestration de ce concerto pour sentimental soliste, et si saillant dans son altérité, que son point d'interrogation pourrait bien être celui de gravité de l'ouvrage. Au « Que suis-je ? » de l'épigraphe répond ainsi le récurrent Pourquoi, comme un coup de fil suspendu au néant, une litanie de l'absurde entonnée devant le silence – « elle ne lui disait plus maintenant que “ pourquoi ? pourquoi ? ”, un murmure ».

Non, on ne peut désespérer ensemble ; exister, c'est tenir entre les quatre murs irrémédiables du soi. Mais ce murmure du pourquoi, lancinante basse continue qu'harmonise avec brio *l'Entretien d'un sentimental avec son mur*, est également, et heureusement, un chant des possibles où s'accordent, en guise de cadence finale, toutes les solitudes : « toi et moi, côte à côte – et prêts à tout ».

Thierry Raboud

ENTRETIEN
D'UN SENTIMENTAL
AVEC SON MUR

et autres entretiens

À Tu et à toi

Je suis homme, et que suis-je ?

Andreas Gryphius

Je suggérerai ce que j'ignore.

Maurice Blanchot

I

UN PONT D'OR

Pour Raymond A.

Mon patron m'a convoqué ce matin dans son bureau. Mon patron est un homme généralement bien intentionné. Il lui arrive d'ailleurs assez régulièrement de me convoquer dans son bureau. Il me communique une information, me demande un service supplémentaire, sollicite même parfois mon avis sur une question épineuse dont pourrait dépendre la bonne marche de notre entreprise. C'est dire que je n'ai pas à me plaindre de mon patron. C'est dire surtout que j'ai depuis longtemps pris l'habitude de me rendre dans son bureau du troisième avec aussi peu d'appréhension que me le permet mon sens persistant de la hiérarchie. Même s'il est bien élevé, même s'il y met toutes les formes, précautions et préambules, un patron restera toujours un patron. C'est lui qui détient le pouvoir. Tous les pouvoirs. Il n'en laisse peut-être rien paraître, il ne manque pas d'une certaine délicatesse. Il n'en détient pas moins sur vous une sorte de droit de vie ou de mort. Jusqu'à maintenant, il vous a fait vivre. Pourquoi, aussi bien, ne déciderait-il pas demain de suspendre là vos activités ? Il dispose de mille moyens, de mille bonnes raisons, sans compter tous les prétextes qu'il pourrait appeler à

la rescousse. Depuis longtemps pourtant, c'est presque sans appréhension que je vais au-devant de la porte capitonnée du troisième. Sans appréhension, mais avec respect.

Le bureau de mon patron est spacieux et confortable. À chaque fois que j'y suis convoqué, je me réjouis à l'idée que je pourrai enfin en profiter pour jeter un coup d'œil par celle des fenêtres qui donne sur l'ouest. L'atelier où je travaille, trois étages plus bas, dispose lui aussi d'une ouverture sur l'ouest. Mais d'en haut, la vue est plus belle encore, plus vaste l'horizon, plus plongeantes les perspectives. De là, surtout, tandis que le patron est interrompu par le téléphone ou sollicité par une secrétaire, je distingue mieux, au bas de la colline, l'autre côté de la Place, et cet immeuble dont chaque pierre m'est familière, comme aussi l'odeur à nulle autre pareille de sa cage d'escalier, odeur de mousse et de savon moisi, à laquelle venaient se mêler, chaque jour différentes et d'étages en étages variables, les odeurs de cuisine de chacun des locataires. J'aurai donc vécu là, avec mon père, ma mère et mon frère, ces années anciennes que l'on appelle d'enfance. C'était au quatrième étage, ce n'était pas rose tous les jours, mais c'était l'enfance ; je ne dis pas : la belle époque, le paradis, les regrets, non ; je dis seulement l'enfance ; je dis que c'est une époque qui ne dure pas éternellement, mais le cœur y bat plus vite, les journées y sont plus longues, la place est grande pour y mettre toutes sortes de souvenirs, pépites et paillettes, à peine repérables parmi limons et scories. On voudrait bien oublier un peu les noirs moments, on n'y arrive pas facilement, la mémoire se moque bien de tels caprices, de telles préférences, elle n'en fait qu'à sa guise, la mienne en tout cas, mais il faut croire que la mienne n'est pas si féroce qu'elle n'en a l'air puisqu'elle m'accorde parfois la faveur d'une petite halte dans la chambre de mon enfance, bribes et bonheurs, c'est au quatrième étage, d'où l'on domine la Place, c'est au petit matin, tout le monde dort encore, les volets sont clos, c'est ma mère qui les a refermés hier soir comme chaque soir, avec le plus grand soin, l'enfant ne risquera rien, mais quand je dis que tout le monde dort encore, ce n'est pas tout